

Georges Bugnet tel que je l'ai connu

par

Eugène C. Trottier

Propos recueillis et adaptés par Gilles Cadrin

Je n'ai pas connu Georges Bugnet à Rich Valley mais à Legal, vers 1956, quelques années après mon arrivée de France. Je savais ce qu'il avait fait, qu'il était un érudit. Lui, pour sa part, me connaissait par mon travail de propagandiste auprès de *La Survivance* et ensuite à l'Association canadienne-française de l'Alberta (ACFA), prolongement, en quelque sorte, de ce que lui-même avait fait comme journaliste et comme cofondateur de cette Association.

La première fois qu'il m'a vu, lui qui n'était pas d'une approche chaleureuse, ni surtout flatteuse, m'a dit ceci: «Trottier, vous avez beau être un bon homme, vous ne vaudrez jamais ce que valait J. A. Rioux, le premier secrétaire général de l'ACFA». Alors, je me suis dit que j'allais apprendre à le connaître. À partir de ce moment, j'ai essayé d'être attentif à ce qu'était réellement cet homme, cherchant à ne pas être influencé par ce qui avait été dit de l'écrivain et du botaniste. Je l'ai rencontré sur le terrain humain tout simplement, et je garde de lui un souvenir très vivant et admiratif en dépit de son asperité.

En 1969, avec Marcel Ollivier, le consul de France qui venait occuper le poste à Edmonton, j'avais eu le grand honneur d'être invité chez les Bugnet à fêter leur soixante-cinquième anniversaire de mariage. Quant au consul, il avait hâte de connaître le vieux couple parce qu'il en avait entendu parler. Il avait apporté du vin; Madame Bugnet, à cette occasion, avait préparé un gâteau, Monsieur Bugnet ne s'était pas rasé parce qu'il ne se rasait pas.

On nous attendait; on nous reçoit, on s'installe – c'était facile parce que la maison n'était pas grande: un appartement qui comprenait la cuisine, la salle à manger et le salon, puis une petite chambre dans le fond, en somme une petite cabane. Le dialogue s'engage facilement parce que Monsieur Bugnet, qui joue les altesses devant le consul de France, est dans toute sa gloire. Elle, très effacée, est assise à côté de son mari, dans une

chaise berçante, comme lui. À un moment donné, le consul, voulant sans doute faciliter une conversation avec Madame Bugnet, dit: «Ça sent bon! Vous êtes cuisinière!» et Monsieur Bugnet de répondre – «Oh! Vous savez, Monsieur le consul, ma femme c'est pas une intelligence, c'est une bonne femme». Ça, c'est Bugnet, dans tout son humour souvent déroutant.

Une autre fois, quelque six mois ou un an après, je parlais avec Georges Bugnet dans la rue principale de Legal, et voilà que le curé de la paroisse, Georges Primeau, passe à côté de nous, puis, nous voyant parler tous les deux, s'arrête et fait quelques plaisanteries. Bugnet se taisant, je dis à l'abbé Primeau: «Monsieur le curé, vous devez avoir un bon paroissien en Monsieur Bugnet!» Et Bugnet de répondre: «C'est pas absolument certain. À Legal il n'y a personne, il n'y a que du monde». De fait, Bugnet sentait qu'il n'appartenait pas réellement à ce monde «ordinaire»: il n'avait personne à qui parler et, à cause de cela, il a été un homme relativement isolé dans sa société. Je l'ai toujours vu tout seul, ou en compagnie de sa femme. Même au «Château Sturgeon», quand il allait à la salle à manger, Monsieur Bugnet avait sa table à lui. Peut-être n'avait-il besoin de personne ou bien ne pouvait-il échanger et partager ses idées qu'avec des personnes ayant les mêmes préoccupations que lui. Il se mêlait donc peu aux gens de la maison de retraite.

Dans ces deux exemples, j'exprime ce que Bugnet pouvait être; il savait écrire, il savait parler, il était distingué, il avait du pouvoir sur ceux qui voulaient bien l'entendre et avec qui il correspondait: des intellectuels, professeurs, archevêques, académiciens, journalistes, chercheurs en horticulture de tous les coins du monde. Rien n'arrêtait Bugnet, et il avait ses choix, aussi bien dans le monde anglophone que francophone.

Dans le style, le comportement, la tenue, l'approche et dans le ton qu'il donnait à ses conversations, Bugnet se rapprochait des vieux Français de son temps que j'ai connus. Un vieux Français, c'était à ce moment-là un individu qui tenait à sa dignité, qui voulait être «quelqu'un» dans la société et qui était amené à travailler dans les mairies, dans les commissions scolaires et dans les organisations religieuses et professionnelles: c'était un monsieur. Puis, ceux qui n'étaient pas des messieurs, c'était «du bon monde».

Bugnet n'était pas de ces gens pour qui la fortune ou la naissance ouvraient l'accès à une classe sociale supérieure. Il m'est toujours apparu comme étant quelqu'un qui avait fait son chemin, qui avait travaillé, qui avait évolué. Toutefois, il a été plus «le vieux Français» qu'il n'aura été le vieux Canadien. Il était fier de son origine française, il était fier, selon ce qui m'apparaît, d'avoir travaillé dans sa communauté par rapport aux écoles notamment et puis, fier aussi en rapport à son œuvre de journaliste à *L'Union* et à la fondation de l'ACFA. Pourtant, je ne crois pas qu'il se serait défini comme Canadien français, et c'est ce qui, d'une certaine façon, aura peut-être contribué à un isolement qu'il semblait être obligé de vivre ou dans lequel il s'est peut-être complu.

Pourquoi cet isolement? Sans doute parce qu'il était indépendant, sans ambition politique ni sociale, et conscient de sa valeur. Par exemple, quand on lui a remis le doctorat *honoris causa* de la *University of Alberta*, toutes les autorités universitaires s'étaient déplacées à Legal avec Louis Desrochers, ex-chancelier de l'université. La cérémonie avait lieu dans l'église: Bugnet dans sa toge académique, assis dans le premier banc, écoutait les discours à son hommage lorsque, tout à coup, il murmura: «Quand est-ce qu'ils vont avoir fini?» Tel était Bugnet qui ne supportait pas les contraintes. Je ne crois pas que Bugnet se soit laissé influencer par quoi que ce soit dans son environnement. Et, sans approuver son attitude, cela me faisait réfléchir, parce que le bonhomme avançait, il a avancé. C'est curieux.

C'était un homme intensément personnel, fier et déterminé. Quand on y pense, être parti des plantes sauvages qu'on rencontre partout dans la campagne, telles que la petite rose des champs et tout le reste, et avoir produit des roses mondialement connues, cela ne pouvait venir que d'un homme créateur et hostile à toute dispersion. C'est ce qu'il exprime et qu'on retrouve dans ses livres.

Je suis allé le voir trois ou quatre fois par année, parfois plus, et avec plaisir, mais sans attendre tellement plus que l'impression de me sentir en face d'un grand bonhomme [voir «Une vie en images», photo n° 31, p. 108]. Pourtant, on ne peut pas dire que l'échange était aisé: il jouait dans des sphères qui me dépassaient. Un jour, il en est venu à me dire que le monde et nous sommes issus du mouvement! Qu'est-ce que je pouvais

dire à cela, moi? À son avis, apparemment, les cellules s'étaient frottées, mélangées, croisées, et cela s'était développé... Il y a vingt-cinq ans, il me disait cela! Maintenant, tout cela est admis, et la recherche évolue pleinement dans ce sens.

Avec mon épouse, petite-fille de Français, arrivés comme lui dans les mêmes années, Bugnet savait rire, plus qu'avec moi. Il avait toujours quelques petites farces – il avait le pinceau très fin. Et Madame Bugnet ne disait jamais rien, jamais. Il prenait toute la place.

Personnellement, dans mes conversations avec lui, je n'ai jamais eu à essuyer sa froideur, mais il était toujours altier, assez rarement jovial. C'était un homme sérieux. D'ailleurs, la photo que nous possédons et qu'on trouve reproduite un peu partout révèle un fameux beau visage pour un vieillard. Il inspirait le respect avec ses beaux yeux bleus, son front dégagé, sa barbe, sa pipe, et toute sa personne – il n'était pas un homme à perdre du temps à tenir une conversation banale.

En faisant ce portrait de Bugnet, ce n'est pas l'apparence qui m'intéresse: c'est l'intérieur de l'écorce. Bugnet est un homme que j'estime en somme beaucoup, mais comme une personne différente, exceptionnelle. Tel est Bugnet. Quant à moi, immigrant venu aussi de France, il m'a aidé, il m'a rassuré par sa force de caractère, sa stabilité, sa fierté. Je n'ai jamais rencontré d'autres personnalités comme Bugnet.

Edmonton, mars 1999